N°s 9-10
Septembre-Octobre 1896

Amour et Liberté!

L'Humanité Intégrale

ORGANE IMMORTALISTE

PARIS, 20, Avenue Trudaine

Le Numéro: 30 CENTIMES

L'Humanité Intégrale

ORGANE IMMORTALISTE MENSUEL

Abonnement : 3 francs par an (Prix unique)

Nos 9-10 SOMMAIRE SEPTEMBRE-OCTOBRE 1896

A partir de 1897, à moins d'objection peu probable de la part des abonnés, L'HUMANITÉ INTÉGRALE, *au lieu de comporter annuellement 12 numéros de 16 pages (soit 192 pages), paraîtra en 10 numéros de 24 pages (en tout 240 pages).*

IDÉES DE DEMAIN

Le procès retentissant qui vient de se dérouler devant la Cour de Lyon a valu à dame Thémis d'être tenue un moment elle-même sur la sellette.

Toute de bon augure cette émotion vive devant une erreur judiciaire. Le regrettable c'est qu'elle ait été de si courte durée, car de telles erreurs sont de tous les jours. Il suffit qu'il y ait condamnation pour qu'il y air erreur.

Le jour où cette affirmation, de paradoxale qu'elle est aujourd'hui, sera devenue l'évidence même, on se demandera, étonné, comment il a pu être un temps où des hommes avaient pour métier de juger d'autres hommes.

A moins — ce qui n'est au pouvoir de personne — de voir clair en ces profondeurs qui ont noms: innéités, conscience, libre arbitre, impossible de juger et de frapper autrement qu'à faux.

Ce n'est jamais de gaité d'âme et par choix prémédité que l'on est un crétin ou un gredin. Et tel, qu'une épaisse ignorance maintient captif dans l'abjection et tous les bas appétits, ne demanderait pas mieux, si cela dépendait de lui, que de se donner des ailes, de se faire un cerveau d'élite et un cœur tout palpitant d'héroïque bonté.

C'est pourquoi, en l'état de choses, à part quelques rares individualités chez qui la volonté domine, la plupart cédant bien plutôt à l'impulsion soudaine, irraisonnée, et partant irresponsable, de leur propre nature, telle l'eau suit la pente; dans ces conditions, dis-je, juger et condamner c'est un peu comme si l'on demandait compte au chardon des chemins de ses piquants désagréables ou à la rhue nauséabonde de ne pas répandre l'exquis parfum du thym.

Une telle inégalité dans la répartition des aptitudes natives, intellectuelles et morales, et qui fait que dès le berceau les uns semblent nimbés par avance des joies du savoir, et les autres fatalement rivés à une vie terne, inepte et sans objet, c'est là, osons le dire, un bien troublant problème.

Comment donc se fait-il que le principe d'une existence unique, qui ne résoud rien, qui n'explique rien, attire seul l'attention d'un Kropotkine, par exemple, d'un Jean Grave et autres sociologues de marque, quand, par contre, le principe des vies successives, qui, lui, projette sa lumière aussi bien dans l'en-deçà que dans l'au-delà de la vie, les laisse indifférents ou dédaigneux?

« Ne craignons pas la vérité », et osons la proclamer, dût-elle porter témoignage qu'elle est bien insuffisante l'explication d'après laquelle « l'évolution de la vie ne serait qu'une opération chimique due aux hasards des combinaisons », d'après laquelle encore « l'homme ne serait qu'un accident de forces en mouvement. »

On ne s'explique pas mieux certaines organisations géniales jaillissant telles quelles de la rencontre fortuite d'un homme et d'une femme, que créées toutes d'une pièce par la volonté d'une Providence. D'un côté comme de l'autre, c'est toujours la vie par le miracle.

Que si, d'autre part, dans l'homme tout n'est que matière analysable et palpable, que combinaisons et forces aveugles, que liquides, humeurs et pourritures, pourquoi, dans ce cas, étant donnés deux assemblages humains qui se valent et s'égalent au point de vue des rouages perfectionnés de la matière, l'un se trouve-t-il constamment porté vers les nobles objets, tandis que l'autre se vautre et se complaît dans l'abrutissement? Pourquoi deux instruments, l'un à l'autre identiques, arrivent-ils ainsi à produire des sons aussi dissemblables?

Comme il n'est pourtant pas d'effet sans cause, et que la cause, ici, n'est pas dans l'instrument, c'est donc qu'elle est dans l'instrumentiste.

Appelons ce dernier, dont la présence se dégage éclatante de l'observation des faits, âme, esprit, comme on voudra, et tout aussitôt s'expliquent et les sublimes accents et les sons discordants.

Me garderai-je, toutefois, de faire le procès aux sentinelles avancées de l'idée libertaire, car, du même coup, craindrais-je de le faire à bon nombre de survitalistes eux-mêmes, anarchistes à leur façon, par cela même qu'ils rêvent aussi d'une humanité qui ne comporterait plus ni gouvernants ni gouvernés, et où ce triple mensonge de l'heure présente: liberté, égalité, fraternité, aurait désormais fait place à cette autre formule d'universelle application: bien-être pour tous, aide mutuelle et solidaire entre tous.

Autant, semble-t-il, dans l'un et l'autre camp, il y aurait accord tacite et convergence en bien des points d'ordre sociologique, autant, sur le terrain philosophique, les vues bifurquent et s'antagonisent. — Un idéal de bonheur tel que celui auquel l'anarchie nous convie, qui ne dépasserait pas la portée de la main,

qui, éclos avec l'être, se refermerait à jamais sur lui après le parcours éphémère d'une existence, un éclair dans la durée, ce serait là, pour qui veut réfléchir, un résultat d'une si misérable importance en regard de l'immense effort des générations qui l'auraient préparé — sans l'avoir jamais connu elles-mêmes — depuis des milliers et des millions de siècles, que, vraiment, l'auteur responsable d'une semblable mystification, s'il existait quelque part, ne mériterait que l'exécration de tous les malheureux déçus.

Heureusement que le dernier mot n'est pas dit, même après la conférence imprimée, d'ailleurs remarquable, de Pierre Kropotkine qui (page 12) s'exprime ainsi :

« Le psychologue de nos jours voit dans l'homme une multitude de facultés « séparées, de tendances autonomes, égales entre elles, fonctionnant chacune « indépendamment, s'équilibrant, se contredisant continuellement. Pris dans « son ensemble, l'homme n'est plus pour lui qu'une résultante, toujours variable, de toutes ces facultés diverses, de toutes ces tendances autonomes des « cellules du cerveau et des centres nerveux. Toutes sont reliées entre elles au « point de réagir chacune sur toutes les autres, mais elles vivent, de leur vie « propre, sans être subordonnées à un organe central — l'âme. »

Alors qu'il suffit d'un instant de réflexion pour se convaincre de la preuve que chacun est à soi-même, en même temps qu'un abîme insondable, une énigme indéchiffrable, il est au moins étrange que l'écrivain de haute valeur à qui est dû le court extrait qu'on vient de lire prétende expliquer le mécanisme si merveilleusement compliqué du corps de l'homme, par la seule mise en œuvre de molécules unies et reliées à d'autres molécules.

Le psychologue de nos jours ne peut ignorer que cellules et molécules ne sont que de passage dans l'organisme, que de trois mois en trois mois au plus, et non tous les sept ans, comme on le crut longtemps, elles se trouvent balayées et renouvelées par d'autres qui subissent le même irrésistible courant. De telle sorte, phénomène bizarre — et authentique — que, physiologiquement, octogénaire décrépit et nourrisson épanoui de trois mois seraient d'âge absolument identique.

Il paraîtrait même, d'après les données de la science biologique, que les éléments susdits, cellulaires et moléculaires, ne cesseraient, chimiquement et physiquement, d'être les mêmes que ceux de tous les autres corps de la nature — matière animée ou inorganique — et qu'ils iraient circulant, indifféremment, de l'animalcule à l'homme, de la mousse au cèdre, de la pierre à la nappe fluide de l'air.

Encore une fois, comment concevoir que de tels matériaux anatomiques d'identique et universelle essence, instables et fuyants, compteraient pour tout, qu'ils seraient la pensée, le talent, le dévouement, l'homme enfin, qui,

lui, ne compterait pour rien. Autant admettre que c'est elle, l'argile, qui façonne et pétrit la statue.

Cela dit, et l'auteur émérite de la conférence en question, se réclamant de la science pour nier la présence dans l'homme d'un « organe central — l'âme », d'un être subtil et conscient, survivant et préexistant, dont le corps périssable ne serait que le grossier décalque, je n'ai pas cru inutile — *argumentum ad hominem* — de laisser le soin de conclure à l'un, précisément, de ces survivants de la tombe, bien connu des anciens lecteurs de la *Vie Posthume*, l'Esprit Jean, qui, dans l'une des premières dictées de son beau travail, s'exprimait ainsi :

« Matérialisme et spiritualisme doivent se confondre un jour; car, quoique partant de points différents, tous deux ne cessent de converger vers un point unique qui est la vérité éternelle. Si le spiritualisme, plus idéaliste, a su jusqu'à ce jour faire éclore dans le cœur humain les nobles et généreux sentiments, le matérialisme, plus scientifique et positiviste, a su, lui aussi, faire écouter sa voix et satisfaire mieux encore l'exigeante raison humaine. Prendre la raison de l'un et le sentiment de l'autre, c'est donc satisfaire entièrement et la pensée et le cœur, car c'est plus que donner l'espérance du lendemain, c'est en démontrer la certitude.

« La science ne peut être hypothétique, elle est et restera positive. Et c'est en demeurant immuable sur le terrain de la démonstration et du fait qu'elle remplit réellement le rôle qui lui incombe ici-bas. C'est sur ce terrain que nous l'attendons de pied ferme, car nous sommes convaincu qu'elle proclamera plus tard l'immortalité progressive de l'être, soit que par des instruments spéciaux elle puisse analyser un jour la substance corporelle de l'être périsprital, soit que, poussée dans ses derniers retranchements et trouvant toujours l'inexplicable devant elle, elle admette la surexistence comme la seule explication rationnelle de faits qu'elle sera forcée de constater et dont il lui sera fait obligation de déterminer les véritables causes.

« ... On a beau vouloir restreindre la pensée dans le rayon étroit de l'existence présente; on a beau chercher dans le sophisme les arguments les plus spécieux pour démontrer que l'homme n'est que l'unique manifestation d'une individualité qui doit disparaître pour toujours après la mort; cet échafaudage que tu te complais à élever péniblement, ô Science! c'est toi qui le renverseras plus tard, et qui, armée de l'affirmation éclatante de la vérité d'outre-tombe, ne tarderas pas à le remplacer par un solide et indestructible monument dont la raison sera la base et l'aspiration toujours grandissante, le sommet.

« C'est alors que sortant pour toujours du temple vermoulu des religions passées, et débarrassé à jamais de la négation qui l'oppresse, l'homme enfin, conscient et libre, n'écoutera plus que la voix de la vraie et unique science, qui ne cessera de lui répéter :

« Connais-toi, étudie-toi, vois ce que tu es, observe les étonnantes et mer-

veilleuses manifestations de ta personnalité, et tu pourras, sans arriver à la négation de toi-même, comprendre, ou tout au moins entrevoir les sublimes arcanes de l'heureux avenir qui t'est réservé. Crois, puisque la vérité t'est démontrée, mais cherche toujours : l'infini est devant toi. Regarde ces mondes innombrables qui brillent dans l'azur comme des phares lumineux pour te marquer les étapes que tu dois parcourir une à une; regarde et étudie la nature; admire cette harmonie grandiose qui préside à la formation des géants de l'immensité comme à celle de l'être le plus infinitésimal; élève-toi réellement par la pensée, travaille, sonde, scrute, observe, et chaque jour la vérité t'apparaîtra plus consolante, plus lumineuse, en te faisant comprendre ce que tu es et ce à quoi tu peux aspirer. Et ne crains pas de porter trop haut le rayon de tes aspirations; tu pourras tout connaître, tout savoir, tout entrevoir si tu sais donner à la vérité de la veille l'agrandissement indispensable de celle du lendemain et laisser ta pensée, libre de toute entrave, s'élancer hardiment dans l'infinie conception d'un éternel infini. »

MARIUS GEORGE.

CONSCIENCE

On sait que le Congrès d'anthropologie de Genève a clôturé dernièrement ses séances et qu'il a soulevé, dans le cours de ses travaux, la question de la responsabilité des criminels.

Notamment, a été posé le problème suivant : La Société a-t-elle le droit de punir, et si oui, sous quelle forme peut-elle exercer ce droit ?

Là-dessus, âpre lutte entre les spiritualistes qui, dit-on, se sont montrés partisans de la responsabilité et les néantistes qui la nient formellement.

Ce n'est pas dans cette modeste Revue, que de tels problèmes peuvent être discutés à fond. Nous ne nous attarderons donc pas, pour l'instant, sur la barbarie de nos lois actuelles qui attendent de la répression pénale, la moralisation ou le redressement de ceux qui ont été amenés à commettre une action criminelle : ces lois féroces ne sauraient trouver d'approbateurs parmi nous.

Mais, à cette occasion, quelques confrères ont mis en parallèle les doctrines philosophiques qui se partagent le monde : le spiritualisme et le néantisme, et ont conclu que le débat du Congrès d'anthropologie devait aboutir à la faillite de l'une ou de l'autre de ces doctrines.

Dût-on nous accuser encore d'être comme la Chauve-Souris de la Fable, nous n'en croyons rien.

Et lorsqu'à la question ainsi posée : « L'homme a-t-il son libre-arbitre ? » le néantiste dit non et le spiritualiste dit oui, nous serions tenté de répondre

que les partisans des deux doctrines sont comme deux borgnes qui s'accusent mutuellement d'être aveugles. Car, dans cette formidable question de la responsabilité humaine, pas plus le déterministe que le spiritualiste, ne saurait prétendre être dans la vérité absolue. La théorie du « bloc » ne saurait être admise.

Il est plus qu'évident que beaucoup ne sont criminels que par des causes morbides, accidentelles ou congénitales. Mais combien aussi le sont devenus par suite d'une évolution anormale dans un milieu particulier ou d'une éducation défectueuse !

Les premiers relèvent des hôpitaux, c'est entendu. Mais pour les autres, le Code pénal donne-t-il un remède?

Et c'est alors que surgit, qu'on le veuille ou non, la nécessité d'une lumière nouvelle qui puisse éclairer l'humanité sur la responsabilité de ses actes, sans qu'il soit besoin de faire intervenir l'ancien « Croquemitaine des cieux » ou les craintes puériles de l'Enfer.

Cette lumière, chacun la possède en soi, quoi qu'on en dise: c'est la conscience !

Ce n'est qu'un mot, diront certains. Eh, non ! Si ce n'était qu'une expression purement spéculative, pourquoi les néantistes la reconnaissent-ils ?

Et s'ils ne la reconnaissaient pas, comment pourraient-ils distinguer le crime de la vertu, une action louable d'une mauvaise, autrement que par la classification qu'en a faite la Loi civile dont le principal précepte peut se résumer ainsi: la crainte du gendarme est le commencement de la sagesse ?

Non, la conscience n'est pas un mot. Et la preuve rigoureuse en est que lorsque l'individu est à la veille de commettre ou qu'il a commis une action déloyale ou nuisible, il le sait, puisqu'il cherche toujours à s'excuser vis-à-vis de lui-même ou des autres, en plaidant les circonstances atténuantes, comme on dit au Palais.

Mais loin de nous, de prétendre que la conscience est la même pour tout le monde. Il en est de rudimentaires comme il en est de délicates et de farouches avec lesquelles il ne saurait y avoir d'accommodements. Ce qui revient à dire que la conscience n'est pas un « bloc » comme les vieux moralistes l'ont enseigné, mais bien une accumulation de connaissances dans l'ordre moral, comme la science est une accumulation de toutes les découvertes dans l'ordre physique.

La *vie* ne s'est pas manifestée spontanément telle qu'elle est aujourd'hui ; de même, ce que nous appelons civilisation ou progrès. L'ascendance perpétuelle du cerveau humain doit forcément avoir pour corollaire l'ascendance de la conscience. Et ceci dit, examinons quels sont les plus puissants moteurs philosophiques pour l'amélioration individuelle et collective.

Lorsque certains matérialistes nous disent : « plus de religion, plus de

croyances basées sur les peines éternelles, mais que seule règne la conscience dans l'Homme libre, et détermine ses actes », nous ne pouvons évidemment que les approuver, car, nous l'avons dit ailleurs, faire le bien sans espoir de compensation, est assurément plus noble que de le faire avec l'espoir d'une récompense future. Mais, la Société est-elle bien mûre pour cet idéal qui est celui du parti anarchique ? Nous ne le pensons pas, et c'est pourquoi, tout en restant d'accord avec ces généreux matérialistes, nous croyons qu'il est non-seulement utile, mais inéluctable de tenir compte, en ce siècle de philosophie, de l' « égotisme » qu'ont exploité et exploitent encore si bien les religions passées et présentes.

Et c'est aussi pour cela, en somme, que nous voudrions voir le règne de la conscience, étayé non pas sur l'abnégation, mais sur la responsabilité personnelle de l'individu.

Diderot a écrit quelque part : « Pour qu'il n'y ait point de vices sur la terre, c'est aux législateurs à faire que tous les hommes n'y trouvent aucun intérêt. »

Nous voudrions, nous, pouvoir dire un jour :

« Pour qu'il n'y ait plus de crimes ou de fautes à déplorer, c'est à la conscience de chacun à démontrer que crime et faute se payent. »

Mais, pour en arriver là, une chose est nécessaire, c'est de prouver que l'humanité ne finit pas dans le cycle étroit où veut la renfermer la philosophie positiviste.

Pour affirmer la supériorité de l'idéal spiritualiste, c'est presque un truisme que de paraphraser le mot de Louis XV : « Après nous le déluge », de dire qu'il n'est pas nécessaire de se gêner, puisque « après nous il n'y a plus rien », et de mettre en parallèle les conséquences morales de la doctrine opposée. Pourtant, c'est le plus fort argument dont se servent les prêtres — et il faut le reconnaître — c'est un de ceux qui portent le plus sur les âmes inquiètes et troublées.

Mais, entre l'absolutisme religieux qui promet la récompense *éternelle* à ceux qui auront été vertueux selon la Bible, l'Evangile ou le Coran, et la superbe doctrine du bien, rien que pour le bien qui, pour l'instant, nous semble, sinon utopique, du moins fort prématurée, n'y a t-il pas place pour la « doctrine conséquentielle » suivant le mot de Marius George ?

L'Ecclésiaste est d'accord là-dessus avec la science moderne. Le « rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme » peut trouver son application dans le domaine moral, comme dans le monde physique.

Il suffit pour l'évidencer, de réfléchir un instant. Au dire des savants, l'humanité est le plus haut échelon de l'animalité ; l'homme a acquis la « conscience de ses actes » en même temps que pour la reproduction, il est affranchi du « climatérisme » des êtres inférieurs.

Ceci est un axiome, dira-t-on. Très bien. Mais, faut-il considérer l'humanité

comme le point terminus de l'échelle des êtres ou bien croire que l'échelle se continue et que nous ne sommes nous-mêmes qu'un échelon intermédiaire ? La réponse, selon nous, ne saurait être douteuse.

Dès lors, pour en revenir à la conscience, si l'humanité doit se transformer à son tour, ce ne peut être que pour franchir un degré supérieur et, par conséquent, pour entrer dans un nouvel état où à la conscience qui la distingue de l'animalité, s'ajoutera une faculté nouvelle non encore définie mais dont, tôt ou tard, nous aurons l'aperception.

Il est hors de conteste aujourd'hui, que la science officielle est sur le seuil du mystère. Encore quelques années d'efforts, et la non-mort, c'est-à-dire la perpétuité de l'être, sera acceptée comme l'est aujourd'hui la pluralité des mondes habités. Il appartient à la philosophie immortaliste de préparer l'évolution morale qui suivra l'évolution scientifique.

Lorsque nous aurons fait pénétrer dans les masses le souci de l'avenir de l'individu après la mort ; lorsque nous aurons démontré qu'il n'y a pas de solution de continuité entre la vie présente et la vie future et qu'aucun effort vers le bien n'est perdu, n'aurons-nous pas, du même coup, stimulé les bonnes volontés éprises d'amour et de dévoûment et ramené à des notions plus saines et plus rationnelles du devoir social, ceux qui, trop avancés pour subir le joug religieux, s'enfoncent dans le néantisme et l'indifférence pour autrui, faute d'avoir trouvé un terrain solide où la raison n'eût pas à discuter avec la foi ?

Sans doute, les expériences sur lesquelles notre conviction immortaliste s'étaye, ne sont à l'heure actuelle qu'un vague jour de souffrance sur l'au-delà. Mais, n'est-ce pas déjà quelque chose que cette lueur projetée d'un monde si étroitement lié au nôtre et dont on ne pourra plus nier l'existence avant qu'il soit longtemps ?

Prenons patience, il faudra bien qu'un jour, lèvent les semences jetées sur ce vieux monde désabusé des légendes. De la ruine des croyances anciennes, de ce calvaire de toutes les illusions qui nous ont bercés jusqu'à présent et que la science positive a couvertes de cendres, surgira bientôt l'évidente certitude qui, aux prestiges mourants des religions, substituera une intense lumière éclairant les deux pôles de l'humanité. Ce jour là, peut-être, la paix ne régnera pas encore sur la terre, mais l'Amour, la Justice et la Conscience ne seront pas de vains mots.

ÉMILE DI RIENZI.

CAUSERIE IMMORTALISTE-INTÉGRALISTE

Dans la présente causerie, je reviendrai un peu sur mes pas, au lieu de m'aventurer plus à fond dans le problème des *Harmonies progressives*. Il importe,

en effet, au cours des explorations de plus en plus lointaines, de ne point perdre le souvenir du point de départ ni des étapes successives.

Nous sommes partis du fait spirite, et, avant d'arriver à la question des Harmonies, nous avons franchi deux étapes principales qu'on peut appeler l'Immortalisme et l'Intégralisme. Pour mieux nous préparer à poursuivre la voie, nous allons jeter un rapide coup d'œil rétrospectif sur la trace de nos premiers pas. Il est utile d'agir ainsi de temps en temps, surtout dans une publication périodique, honorée de nombreux échanges avec les organes les plus divers, il est bon de renouveler un peu de clarté élémentaire sur l'enchaînement des notions émises. C'est pourquoi il pourra m'arriver de répéter volontairement des choses déjà dites, parmi celles que je considère comme les plus essentielles. Telles idées dont on n'a pas coutume n'ont quelque chance de n'être point perdues qu'en se présentant maintes fois à l'attention dans des cadres différents.

Je rappellerai d'abord que les faits dits spirites, lesquels sont d'une très grande variété, concordent tous pour aboutir à une même conclusion : la survivance de l'être humain. J'ajouterai que ces faits, du moins quand on les envisage dans leur ensemble, démontrent d'une part la survivance de l'intelligence humaine, et d'autre part la survivance de la forme humaine, — c'est-à-dire la survivance de l'homme tout entier : dans sa personnalité intime et dans sa configuration.

Si je viens de parler de l'homme, et non des autres êtres de la nature, c'est pour ne pas trop compliquer la question, et parce que la survivance humaine est celle qui offre le plus d'éléments à l'étude. Mais dois-je rappeler qu'en différents articles, soit de la *Revue immortaliste*, soit de l'*Humanité intégrale*, la survivance humaine a été envisagée comme un cas particulier de la survivance universelle.

Ceci bien entendu, je veux résumer seulement, d'une manière sommaire, les principaux ordres de faits qui démontrent la survivance de l'intelligence humaine et la survivance de la forme humaine, — c'est-à-dire la survivance de l'homme dans une synthèse d'esprit et de substance : âme et corps dans l'au-delà comme ici-même, avec cette différence toutefois que sa nature est plus affinée dans l'état d'outre-mort, ce qui fait que dans son état normal de cette nouvelle vie il est invisible et intangible pour l'état normal de nos organes actuels.

Ce que l'on ne saurait trop répéter pour les lecteurs peu familiarisés avec les choses du spiritisme, c'est que tous ces phénomènes sont naturels, c'est qu'ils se rattachent toujours par quelques points aux lois, déjà connues, de la nature, et que leur déterminisme spécial — s'il n'est pas encore complètement élucidé — peut du moins être entrevu par une claire analogie avec ce que nous savons déjà dans le domaine des sciences indiscutées. Les contradictions que

les faits spirites présentent au premier abord avec les lois de notre monde ne sont qu'apparentes. Il est, par exemple, sur la terre, une loi qu'on appelle la pesanteur, et qui n'est qu'un cas particulier de la gravitation universelle. Si donc on vous parle d'une séance de spiritisme dans laquelle une table se sera soulevée complètement, perdant tout contact avec le sol, votre premier mouvement sera de dire que c'est impossible, parce que c'est là un phénomène qui contrevient à la loi de la pesanteur; ou bien, si vous êtes de tempérament mystique, vous accepterez peut-être la possibilité du fait, mais vous direz que c'est là un phénomène surnaturel.

Pourtant, en réfléchissant un peu, quelques comparaisons, quelques analogies suffiraient à vous faire apercevoir que de telles appréciations ne sont pas suffisamment fondées, et que le dit phénomène peut parfaitement se produire sans que les lois connues de la nature soient menacées dans leur stabilité. Il n'y a qu'à se dire, en effet, qu'un sac de caoutchouc, par exemple, jeté d'un cinquième étage, tombera lourdement sur le trottoir, obéissant à la pesanteur; et que ce même sac, si vous l'avez préalablement gonflé de gaz hydrogène, s'élèvera au contraire dans l'air en s'éloignant du sol. C'est que dans ce dernier cas, il a enfermé au dedans de lui une substance étrangère plus légère que l'air, et qui lui a communiqué accidentellement le pouvoir de s'élever, en vertu d'une loi indiscutée, connue sous le nom de principe d'Archimède: « Tout corps plongé dans un fluide y perd une partie de son poids égale au poids du fluide déplacé. » (Ici, le mot « fluide » désigne les corps à l'état liquide et à l'état gazeux). — Je ne prétends point que la loi ainsi formulée puisse rendre compte du fait d'une table qui s'élève. Mais ce que j'en retiens, c'est qu'un corps peut perdre une partie de son poids sans que les lois de la nature en soient lésées; c'est que la loi de la pesanteur, tout en étant rigoureuse en elle-même, n'est pas absolue dans ses effets, puisqu'il peut survenir des conditions qui la compliquent et même qui la contredisent en apparence.

Une autre analogie, sans expliquer précisément le soulèvement d'une table au d'un objet quelconque, peut encore tout au moins servir à en comprendre la possibilité. C'est celle qui se rapporte à l'action des aimants et, particulièrement, des électro-aimants. Un morceau de fer repose, attaché seulement par la pesanteur, sur un support horizontal à une faible distance du double pôle d'un électro-aimant en forme d'U renversé; quelqu'un qui peut être très loin fait passer un courant électrique dans l'appareil; aussitôt, le morceau de fer mobile, désobéissant à la pesanteur, se détache de son support, s'élève et se précipite sur l'électro-aimant.

Si vous n'étiez initié au secret du phénomène, ne crieriez-vous pas à l'absurde ou au miracle?

Eh bien alors, pourquoi crierait-on au miracle ou à l'absurde, lorsque nous relatons que des observateurs sérieux et considérés ont constaté le soulèvement

d'une table sans action mécanique? — Je le répète, je ne prétends pas que ce fait soit exactement explicable par les mêmes lois dont relèvent les exemples que je viens de choisir; mais j'ai voulu simplement établir que le fait en question présentant quelque analogie avec certains faits reconnus par la science positive, il est rationnel d'admettre qu'il est aussi une loi dont ils procèdent, et que cette loi doit présenter quelque analogie avec celles qui régissent les phénomènes aujourd'hui vulgairement scientifiques, ci-dessus rappelés.

L'absurde et le surnaturel étant écartés, la question se résume dès lors dans ce simple point d'interrogation : « Le soulèvement de la table sans action « mécanique a-t-il été constaté, oui ou non? » — Ce n'est plus qu'une affaire d'enquête.

Cette enquête ne fait pas partie de la présente causerie. Elle m'entraînerait dans une trop longue digression. Je rappellerai seulement qu'un homme très considéré, et dont le témoignage n'a jamais été révoqué en doute, — M. Agénor de Gasparin, — a obtenu le soulèvement complet de la table, et cela sans aucun contact des mains, dans des conditions qui constituaient le contrôle le plus rigoureux.

Les expériences de M. de Gasparin, dont la relation a été publiée en 1854, ont été rappelées à bon droit dans le récent et important ouvrage de M. de Rochas, *l'Extériorisation de la motricité*, où l'auteur leur consacre une dizaine de pages. Elles ne prouvent pas la manifestation des Esprits. Mais patience! à chacun sa tâche.

De par ces expériences, nous savons, d'une manière positive, qu'une table peut se soulever, soit partiellement, soit même complètement, sous l'action d'une force qui est incontestable, bien qu'elle soit encore non avenue pour la science officielle.

Partant de là, nous sommes fondés à poursuivre l'expérimentation. Nous savons que nous ne sommes pas des hallucinés se dupant eux-mêmes et imprimant au bois des trépidations inconscientes. Lorsque nous mettons nos mains sur une table, et que celle-ci se meut, nous savons que le phénomène n'est pas simplement mécanique, mais qu'il dépend d'une force spéciale, qui n'est pas celle de nos muscles.

Or, en continuant l'expérimentation de cette force, que l'illustre savant anglais William Crookes a longuement étudiée et nettement affirmée, en dépit de l'opposition de ses collègues de la science officielle, — et qu'il a appelée *force psychique*; en laissant le phénomène se dérouler de lui-même sous toutes ses formes, on arrive, à l'aide de certaines conventions, à enregistrer des résultats intelligents. On en trouve des exemples curieux dans le très intéressant et spirituel ouvrage de M. Eugène Nus : *Choses de l'autre monde*. Ce sont, par exemple, des définitions, en douze mots, tout à fait originales.

Mais la force qui meut la table ne se contente pas de se montrer intel-

ligente; elle sait aussi se manifester comme personnelle et indépendante des assistants. Elle dit son nom, elle prétend être le *moi* survivant d'une personne décédée; elle donne des renseignements exacts à cet égard: date et lieu de la mort, dernière maladie, circonstances particulières; — il arrive souvent que toutes ces réponses sont conformes à la réalité. Enfin, pour lever tous les doutes, pour écarter les dernières objections quant à sa présence réelle, il arrive que cette force signale des particularités totalement inconnues des assistants, et dont une vérification ultérieure confirme l'exactitude. Et même il arrive que cette vérification ne peut être faite qu'auprès d'une personne intime qui en avait pour ainsi dire la confidence.

Force est donc bien d'admettre alors que c'est cette personne elle-même, réellement survivante, qui a révélé ces particularités.

A défaut de cette preuve irrécusable d'identité, on peut généralement constater dans l'allure de la table, dans l'accentuation des coups qu'elle frappe avec l'un de ses pieds, dans toutes les nuances du déplacement de son plateau, autant de signes qui sont à ce langage rudimentaire, ce que la physionomie et le geste sont à la parole humaine; et l'on peut vérifier si cette sorte d'expression extérieure correspond au caractère de la personne dont le nom a été donné.

Le meilleur résultat qu'on puisse obtenir est celui qui réunit à la véracité de la communication, le mouvement juste reflétant le caractère de l'invisible correspondant.

« Mais qu'est-ce que cette force, dira-t-on? Comment pouvez-vous concevoir cette force survivante? Une force ne saurait pas s'imaginer indépendamment d'une substance; une force intelligente ne saurait pas se comprendre sans un organisme intelligent, un cerveau. Nous voyons, dans la vie terrestre, combien le fonctionnement équilibré de la pensée est lié intimement à cet agencement délicat de petits foyers microscopiques qui s'appelle un encéphale; et vous voudriez qu'une force, une force vague, informe, une sorte de souffle indéfinissable, pût continuer dans l'au-delà une personnalité, dont la constitution anatomique était si bien déterminée? »

L'objection est parfaitement juste. Le mot « force » est un mot abstrait, dont je ne me suis servi que provisoirement. Aussi bien ne l'ai-je employé que pour procéder par ordre, en allant du connu à l'inconnu.

Le phénomène de la table parlante ne nous révèle pas autre chose qu'une force intelligente. Je ne pouvais donc exiger de lui davantage. Ce résultat est encore abstrait, c'est vrai; il n'est pas complet, il n'est pas concret. C'est donc que nous avons encore quelque chose à découvrir; et, comme la table ne nous donne pas plus, il faudra trouver cet « autre chose » dans un autre ordre de phénomènes.

Eh bien, il est un fait que des observations de toutes sortes démontrent suffisamment à ceux qui cherchent la vérité partout où elle se trouve : c'est que

l'homme de la terre est un être double, bicorporel, et que la mort n'est autre chose qu'un dédoublement. Pendant notre vie présente, nous possédons dans l'intimité de notre corps lourd et périssable un autre corps plus léger, qui est le calque exact du premier. Lors de la mort, le corps lourd abdique pour rendre ses éléments à la terre, et toutes nos énergies, dont la synthèse se résume dans le corps éthéré (intimement associé au corps lourd jusque-là), toutes nos énergies se détachent du cadavre avec le corps éthéré — qui les synthétise et qui, dès lors, constitue notre personnalité survivante, ce que l'on a coutume d'appeler, peut-être improprement, un Esprit.

Ce que j'affirme là avec les spirites de toutes les écoles, n'est pas une hypothèse. Ce n'est pas du roman; c'est de la réalité démontrable et démontrée par l'observation. Je viens de dire que l'homme de la terre est un être double. Peut-être est-il triple, quadruple, je n'en sais rien; et si j'avais une opinion à cet égard, je n'en pourrais fournir de preuve palpable. Mais quand je dis que chacun de nous possède deux corps: un corps qui se décomposera à la mort, et un autre qui s'en dégagera, je ne fais qu'affirmer une réalité d'ordre positif, étayée par d'innombrables observations.

Les faits qui prouvent ce que j'avance s'appellent faits de dédoublement et de bicorporéité lorsqu'ils se produisent pendant la vie; faits d'apparition, lorsqu'ils se produisent après la mort.

Pour bien se familiariser avec cet ordre de considérations et avec le mécanisme de la mort, il est bon de commencer par l'étude des cas où cette analyse de notre être terrestre se manifeste de la manière la plus simple et la plus saisissable. A ce propos, il y a lieu de rappeler une fois de plus un fait essentiellement caractéristique, relaté par le publiciste américain Robert Dale Owen, fils du célèbre socialiste anglais Robert Owen. Je veux parler du cas de Mlle Sagée, cette jeune institutrice qui fut renvoyée d'une vingtaine de pensionnats, parce que dans tous ceux où elle avait été admise, sans exceptions, il se produisait un fait singulier: à certains moments, toutes les élèves voyaient tout à coup à côté de Mlle Sagée une autre demoiselle Sagée entièrement semblable; et quand ceci se produisait, l'institutrice était comme légèrement assoupie; la seconde Mlle Sagée semblait d'autant plus vive que la première semblait plus assoupie; et quand celle-ci revenait à son état normal, l'autre disparaissait.

Voilà donc le dédoublement observé tout près d'un corps terrestre, et pour ainsi dire à sa source.

Quant aux apparitions des vivants à distance, des cas très nombreux sont cités dans divers ouvrages (1), avec les noms des personnes qui pourraient en attester l'authenticité.

(1) Voir particulièrement *Phantasms of the Livings* et *Animisme et Spiritisme*, d'A. Aksakof. Voir aussi la collection des *Annales des Sciences psychiques*.

Viennent ensuite, non moins sérieusement constatés, des cas nombreux d'apparitions après la mort.

Etant donnés les cas d'apparitions des vivants par dédoublement, la mort se conçoit par suite tout naturellement comme un dédoublement définitif, et tout naturellement aussi se conçoivent les cas d'apparition après la mort.

Quant à l'opération même du dédoublement au moment de la mort, elle a été constatée par des voyants (tels que le célèbre Jackson Davis), qui ont très bien vu sortir progressivement une substance du corps d'un mourant et cette substance s'harmoniser dans une forme qui reproduisait celle du mourant, mais pleine de vie.

Je ne puis, en ce moment, m'étendre davantage sur les phénomènes. En les effleurant, j'ai voulu seulement arriver à larges traits sur le seuil de l'immortalité, par le chemin des principaux ordres de faits qui en constituent la preuve.

Nous savons maintenant que la vie d'outre-tombe n'est que la continuation de celle-ci ; que nous y sommes des êtres organisés, tout comme ici ; que les vivants et les morts peuvent correspondre entre eux ; en un mot, que si la mort est une transition, elle n'est pas un abîme.

Nos amis qui sont partis peuvent s'entretenir avec nous ; quelquefois ils peuvent se faire voir encore. L'Humanité d'outre-terre se rattache enfin à l'Humanité de la terre pour ne faire qu'un avec elle dans une même solidarité.

***

Je commence à sortir de l'Immortalisme proprement dit pour entrer dans l'Intégralisme, c'est-à-dire dans le concept de l'Humanité Intégrale. Je rappellerai qu'à partir des confins de l'Immortalisme s'accentue l'indépendance de chacun de nous.

L'étude persévérante des faits spirites prouve deux choses essentielles : la perpétuité de notre existence, la perpétuité de nos rapports ; en un mot, la perpétuité individuelle et la perpétuité sociale. Je me permets de dire la perpétuité, bien que le fait spirite ne prouve rigoureusement que la survivance, — parce que, pour le bon sens public, la conquête de la survivance équivaut à la conquête de l'immortalité. Ce qui fait question pour nous c'est la résistance de notre personnalité à cette catastrophe apparente qui s'appelle la mort. Prenez une centaine de sceptiques, démontrez leur rigoureusement la survivance, et c'est à peine si parmi eux tous vous trouverez un abstracteur de quintessence pour mettre en doute l'immortalité elle-même Du moment que les hommes ont subi tous les genres de mort terrestre sans en mourir réellement, quel choc, quelle foudre, quels dissolvants seraient assez puissants pour les anéantir ?

D'ailleurs, ce que le simple bon sens proclame en la circonstance, les données les plus variées de l'étude spirite l'attestent et le confirment.

Il est impossible de faire du spiritisme pratique sans que l'immortalité en jaillisse comme une évidence.

Donc l'être humain est immortel, et immortelle aussi l'Humanité dans tous ses liens, dans tous ses rapports, dans toutes ses forces d'affinité qui en font un organisme solidaire.

C'est là, à mon avis, la grande portée du spiritisme : établir la solidarité sous son véritable jour et dans ses véritables proportions.

Pour y arriver complètement, pour envisager dans un tableau net, réel et rationnel, la vie collective de l'Humanité immortelle, il me semble difficile de négliger la réincarnation, cette loi égalitaire qui nous rattache si bien tous les uns comme les autres à notre planète maternelle et qui nous montre sur le vif le fonctionnement de l'immortalité par une série d'existences de ce côté ci et de l'autre.

Pour la plupart des spirites français, italiens, espagnols, etc., la réincarnation ne fait pas de doute. Rationnellement et par l'observation minutieuse des Esprits qui se manifestent, elle est pour eux démontrée. Mais, comme les spirites anglais, américains, et quelques autres, la repoussent généralement ; comme par conséquent cette conviction en est encore à la période de lutte et de débat entre les divers affirmateurs de la réalité du fait spirite ; — je me demanderai si, même en se plaçant au point de vue commun à toutes les écoles que le Congrès de 1889 a vu rassemblées pour une action commune, point de vue qui domine toutes les doctrines et, par conséquent, ne relève que de l'évidence incontestable des faits, je me demanderai, dis-je, si même à ce point de vue, la grande portée du fait spirite n'apparait pas déjà pour éclairer largement la vie collective de l'immortelle Humanité, pour rendre plus vivante la notion de la solidarité humaine.

Eh bien oui, jusqu'à un certain point. Mais, je me permettrai pourtant d'ajouter : Combien plus nette est cette perspective dès que l'on est convaincu de la pluralité des existences dans un même milieu d'origine, et par conséquent de la réincarnation.

Après cette digression, je répète : De l'étude spirite, qui comporte dans un même fait la preuve de la survivance et la communication entre les vivants et les morts, il ressort que non-seulement l'être humain est immortel, mais qu'immortelle aussi est l'Humanité dans tous ses liens, dans tous ses rapports, dans toutes ses forces d'affinité qui en font un organisme solidaire.

Ce n'est pas un être surnaturel, ce n'est pas une tradition mystérieuse, ce n'est pas un effort de métaphysique, ce n'est ni une révélation miraculiste, ni une initiation, ni un raisonnement transcendant qui nous viennent ici enseigner l'immortalité de l'âme ; c'est l'Humanité survivante qui parle à l'Humanité vivante, c'est l'Humanité qui se révèle à elle-même, qui renoue ses tronçons dans un merveilleux élan de solidarité, et qui par le même fait qui démontre

notre immortalité individuelle, affirme son immortalité collective. Ceci est essentiellement caractéristique de la virtualité du spiritisme libre et fait que la notion de la solidarité humaine intégrale ne saurait s'en détacher ; car, entre celle-ci et celui-là, il y a une équation qui me paraît évidente.

Je dis solidarité intégrale ; car le spiritisme logique, non-seulement s'harmonise avec la solidarité humaine — à l'inverse des conceptions mystiques, — mais encore il est seul capable de faire comprendre, dans sa plénitude, cette notion de solidarité, si essentielle pour une époque d'affranchissement.

Je l'ai déjà dit, et on m'excusera de le redire, il n'y a pas de vie sans un lien d'affinité qui solidarise entre eux les éléments anatomiques du corps vivant ; il n'y a pas de vie sociale véritable, pas de société vivante et émancipée, libre et harmonique, sans un lien d'affinité qui solidarise entre eux les éléments humains du corps social. Or, le matérialisme contemporain ne nous donne la notion de solidarité qu'à l'état d'abstraction, puisque l'enchaînement que cette notion comporte néglige les individualités, c'est-à-dire les êtres concrets et conscients, et ne se manifeste que dans l'évolution des espèces. Combien doit être plus féconde la synthèse qui, en acceptant pour base la solidarité dans l'espèce et entre les espèces d'un même monde, comporte en même temps la solidarité effective, la solidarité vécue, de toutes les individualités impérissables qui ont passé et repassé dans les formes progressives de la terre ! L'Humanité, dès lors, n'est plus un idéal fictif; elle apparait enfin comme un être réel, vivant d'une vie commune, grâce à la survivance des siècles écoulés, grâce à l'irradiation d'amour qui peut fondre en une seule toutes les pensées d'une génération qui se sent immortelle et qui se sent d'autant plus unie qu'elle se sent pénétrée de la vie manifeste des morts vivants, de l'irradiation réelle et passionnée des générations en apparence évanouies. L'Humanité n'est plus une abstraction, elle devient une gigantesque personnalité vivante faite de personnalités humaines immortelles ; l'Humanité apparait enfin comme une Harmonie réalisée.

On dira que je vais trop vite, que nous sommes bien loin encore de cette transformation, si elle doit jamais s'opérer.

Je ne sais; mais, quelle que soit l'évolution nécessaire, je crois qu'il est en notre pouvoir de la hâter. Quelque distance qu'il y ait entre l'idée conçue et l'idée vécue, l'idée n'en comporte pas moins sa puissance de réalisation. L'étude des faits spirites ouvre des horizons qui incitent l'étincelle d'altruisme que nous découvrons en nous à se développer librement et pleinement, alors que les conceptions néantistes ne lui permettent un réel développement qu'au prix d'un sacrifice plus ou moins difficile, suivant les natures. Certes, on voit des néantistes faire preuve d'un beau dévouement. Chez quelques-uns, les rares, c'est l'effet d'un caractère supérieur. Chez d'autres, c'est l'enthousiasme de la jeunesse, ou l'entrainement d'un magnétisme collectif; et alors, la flamme

passée, ne deviendront-ils pas eux-mêmes enclins à calculer froidement le reste de leur destinée et à rechercher, avant tout, le mieux-être personnel? Avec l'immortalité positive et rationnelle en perspective, tout froid calcul devient, au contraire, anormal; une solidarité active apparaît logiquement comme la règle évidente qu'il est naturel et attrayant d'observer. — Le tout est de dépouiller le vieil homme et de se pénétrer de cette logique.

Faut-il faire toucher du doigt la chose, en imaginant quelques exemples? Essayons.

Les rapports humains peuvent être de trois sortes: sympathiques, indifférents ou antipathiques.

Si vous rencontrez dans la rue une personne inconnue, dont le visage vous soit sympathique, — que vous soyez immortaliste ou néantiste, — vous lui voudrez instinctivement du bien; mais, comme immédiatement vous perdez de vue cette personne, le sentiment qui vous restera sera bien différent, suivant que vous aurez l'une ou l'autre conviction. Si vous êtes néantiste, vous ne garderez que la tristesse d'une agréable image disparue; ce rapport d'altruisme, ébauché en vous, n'aura été qu'une lueur fugitive et vaine. Si vous êtes immortaliste, vous êtes fondé à croire qu'à un moment de votre vie immortelle, si lointain que vous le supposiez, vous retrouverez la personne entrevue, et dans des conditions de stabilité qui vous en permettront la véritable connaissance. Pour l'immortaliste, tout regard est une semence, dont l'avenir sans bornes lui permettra infailliblement de récolter les fruits.

Dans le cas que je viens d'imaginer, il est question exclusivement de sympathie et de la puissante fécondation que peut lui donner la certitude de l'immortalité.

Prenons d'autres cas, où nous verrons apparaître la lutte contre l'égoïsme. Ce sera plus caractéristique.

Examinons d'abord le simple rapport d'indifférence. C'est le plus général. Les gens que nous ne connaissons pas nous sont pour la plupart indifférents. La vie est si courte qu'il est bien peu d'entre eux que nous ayons chance de connaître un jour. Donc, règle générale: au point de vue néantiste, presque tous les membres de l'Humanité seront à jamais des étrangers pour nous; jamais ils ne compteront dans notre existence. Dès lors, pourquoi nous en occuper, à moins que nous ne soyons de ces rêveurs du Beau Social qu'un invincible instinct emporte vers un effort d'Harmonie, lequel ne saurait être qu'utopique dans l'hypothèse néantiste? Vous aurez beau me dire que nous sommes frères. Ce n'est là qu'un mot. Nous pourrons peut-être coaliser nos intérêts dans un but qui comporte une utilité pour nous-mêmes; mais nos âmes ne se connaîtront jamais, nos pensées intimes resteront à jamais étrangères les unes aux autres. Est-ce donc là être frères?

Avec la conception immortaliste, au contraire, notre regard plonge immé-

diatement dans les temps futurs; et dans la lumière de l'avenir, ces indifférents nous apparaissent ce qu'ils seront un jour en réalité pour nous, c'est-à-dire des amis. Et, par une sorte d'anticipation, par besoin de hâter cet avenir, nous sommes portés à les traiter déjà comme des amis, puisqu'ils le seront tôt ou tard. Tout le temps donné à l'indifférence n'est-il pas du temps perdu? Et l'égoïsme n'est-il pas un retard bien peu intelligent apporté à la joie des sympathies futures?

Dans le cas d'antipathie, le triomphe de l'immortalisme est bien plus admirable encore. Il n'est aucun de nous à qui il n'arrive de subir des froissements, quelquefois des outrages, et de sentir en soi sinon des rancunes violentes, sinon des éclairs de haine, du moins des mouvements d'animosité quelquefois persistants. Il est bien difficile d'aimer ceux qui nous ont fait du mal; il y a même quelque chose en nous qui nous fait craindre d'être ridicules en agissant ainsi. Eh bien! la conception immortaliste, le regard sur l'avenir, me semble un procédé excellent en pareil cas, alors qu'une blessure volontaire ou involontaire vient réveiller dans le cœur quelque vieux levain d'aigreur ou de rancune. Chacun sait que la haine est mauvaise, mais souvent on s'y laisse emporter par la passion. Pour dompter cet entrainement, il ne suffit pas toujours d'écouter une formule de morale, il ne suffit pas de se dire que la charité du cœur est une vertu enseignée par les plus grands sages de l'Humanité. L'être cruellement blessé fera éclater toute morale sous la violence de son ressentiment, si rien ne la lui présente autrement que sous la forme d'un précepte. Il faut quelque chose de plus puissant pour conquérir la fraternité complète, non pas cette fraternité banale, théorique, qui ressemble à de l'indifférence et qui d'ailleurs s'arrête à ceux qui nous ont offensés; mais la fraternité active et intégrale, avide de pardon pour le mal à détruire, avide d'harmonie pour le bien à faire. Le seul moyen, — et il est bien simple, — de ne conserver ni haine, ni rancune, ni animosité, c'est de savoir regarder dans l'avenir, c'est de nous voir par avance dans l'équilibre futur de notre destinée commune, c'est de nous dire que nécessairement il viendra un jour où nous serons tous réunis la main dans la main, c'est de deviner, par de là les nuages du présent, le plein soleil des temps qui viendront. Toute conception qui n'est pas basée sur la solidarité absolue de nos destinées est impuissante à pacifier les cœurs. Quel néantiste accepterait cet apaisement sans une secrète révolte, alors que la réalisation de la vengeance est pour lui la seule garantie de la justice? Quel mystique pardonnerait sans arrière-pensée à son ennemi, sous prétexte que c'est agréable à un Dieu supra-naturel, alors que ce même Dieu réserve l'un et l'autre pour des sorts différents et trouve d'ailleurs tout simple et parfaitement juste de condamner l'un ou l'autre à un châtiment rigoureux, et même à un châtiment sans rémission? Pour nous, qui avons des points de vue plus larges, nous n'avons pas besoin de chercher la justice ailleurs que dans le fonctionnement des lois qui

nous font solidaires. Nous comprendrons alors qu'il est temps de clore la série des répercussions vengeresses et que les libres réparations sont d'une portée plus fructueuse ; nous comprendrons que tout retard apporté à la réconciliation est une perte de temps pour le progrès général, nous comprendrons que haïr est absurde, parce que celui qui hait les autres se hait lui-même par un retour inévitable ; et, si l'on n'avait le cœur navré en songeant à toutes les douleurs accumulées par la nature humaine, si longtemps ignorante de son véritable idéal, n'éprouverait-on pas la tentation d'une ironie immense devant les aveugles débordements et la prodigieuse folie d'un monde déchaîné contre lui-même ?

Pour échapper aux impulsions de l'antipathie (et déblayer ainsi les voies du grand Amour qui se réalisera par les Harmonies progressives), c'est un procédé puissant que de regarder l'avenir, tel qu'il doit nécessairement nous apparaître si nous nous pénétrons bien des conceptions qui se dégagent de la manifestation spirite et de l'horizon qu'elle nous ouvre sur l'immortalité. Lorsque nous arrivons à nous en imprégner suffisamment pour voir à la fois le présent et l'avenir, il se produit en nous un besoin de les faire coïncider qui nous force à devenir meilleurs pour nous emporter dans un perfectionnement rapide. Je regrette que les expressions me trahissent et ne me permettent pas de mieux communiquer ma pensée ; mais, encore une fois, si nous savons nous transporter par une vue anticipée dans une époque où tous nous rirons des efforts perdus en animosités, si nous savons nous persuader que notre ennemi d'aujourd'hui sera inévitablement notre frère de demain, si ceux-là que nous serions tentés de mépriser nous apparaissent dans la lumière de leur progrès, — comment pourrions-nous garder en nous des mépris sérieux et des hostilités durables, comment le pardon ne nous éblouirait-il pas comme une joie idéale, comment ne réaliserions-nous pas en nous, l'état de conscience nécessaire à la fraternité définitive ? (1)

Est-ce à dire qu'une telle rénovation psychologique suffirait à elle seule pour pacifier l'Humanité ? Telle n'est pas ma pensée. Il faut compter avec les obstacles matériels, et je suis convaincu que les plus généreux efforts ne réussiraient pas à la faire aboutir, s'il ne se produisait simultanément une transformation économique. Mais, par contre, tout essai de transformation matérielle est frappé d'avance de stérilité s'il n'est fécondé par une transformation morale. Socialement comme individuellement, l'âme et le corps doivent marcher de concert, sous peine de déséquilibrement et d'impuissance. Les efforts de socialisation matérielle qui tourmentent notre fin de siècle ne sau-

(1) Cela n'empêche pas les luttes du moment, quand elles sont nécessaires, mais elles deviennent sans haine et de plus en plus différent de la guerre (particulière ou générale) que nous devons nous efforcer d'abolir. — J.-C. C.

raient donc trouver une solution harmonieuse s'il ne s'incarnait, pour ainsi dire, en eux un effort de socialisation morale, si la solidarité des esprits et des cœurs ne s'affirmait en même temps que la solidarité des intérêts.

Et c'est ici que le spiritisme, librement compris, est véritablement souverain par les observations qu'il nous apporte, par les conséquences qu'il comporte, par les horizons qu'il nous ouvre.

Car, je ne saurais trop le répéter, sa caractéristique, à mon avis, est de rattacher les deux fractions, longtemps séparées par un abîme, d'une seule et même Humanité que morts et vivants nous formions déjà virtuellement et que, maintenant, nous allons constituer de plus en plus dans une consciente réalité. C'est de maintenant que, affranchis des initiations voilées ou des interdictions à la Moïse, nous allons correspondre sans entraves avec nos frères de l'outre-tombe. Et l'Humanité, qui était séparée en deux tronçons par l'abîme de la mort, l'Humanité qui, ainsi divisée, ne pouvait conquérir sa solidarité concrète, l'Humanité qui risquait de rester un troupeau à la merci de pasteurs plus ou moins justes, — l'Humanité peut enfin aspirer à réaliser son harmonie, l'harmonie étant à l'être social ce que la raison est à l'être individuel, — l'Humanité va pouvoir enfin trouver sa conscience collective et son autonomie d'être social, grâce à sa possibilité de mettre en rapport tous ses éléments.

En un mot, l'Humanité d'outre-terre se rattache enfin à l'Humanité de la terre pour ne faire qu'un avec elle dans une même solidarité.

La poésie suivante, portant pour titre *Les Morts*, est inspirée de cette même pensée. Les Morts avant la rupture de la frontière, les Morts depuis la communication, — telle en est l'économie. On me permettra de terminer la présente causerie par ces quelques vers :

I.

Ainsi qu'une forêt mouvante
Où l'essaim des yeux met des fleurs,
La foule touffue et vivante
Des morts accourt vers nos douleurs.

Comme un océan de ramures,
Houleux sous les vents familiers,
Répand d'harmonieux murmures
Scandés de soupirs par milliers ;

Comme les vagues des feuillages
Aux cimes des bois onduleux
S'illuminent de clairs sillages
Sous le frisson des gouffres bleus ;

Tels, les cheveux gonflés de houles
Par notre appel désespéré,
On pourrait voir les morts, par foules,
Bondir dans l'espace éthéré!

Ils viennent, pleins d'élans sublimes
Comme les hauts sapins des monts,
Tordre leurs bras vers nos abîmes,
Vers les grands deuils que nous clamons!

Les cris d'amour, jaillis de terre,
— Ainsi que ces laves de sang
Que darde au ciel un noir cratère, —
Poignent les morts d'un jet puissant.

Et, comme l'astre des marées
Saisit l'Océan par les flots,
Les morts, en légions serrées,
Suivent l'aimant de nos sanglots.

Nos soupirs soufflent un orage
Dans cet amas de fronts mouvants;
Ils voudraient nous crier: Courage!
Hélas! leur voix se perd aux vents!

Hélas! hélas! leur forme est vaine!
Ils sont comme s'ils n'étaient pas,
Nos chers morts que l'amour enchaîne!
Oh! les frontières du trépas! ..

II

... Mais silence! Prêtez l'oreille!
L'homme aurait-il de nouveaux sens?
Ecoutez ce bruit qui s'éveille,
Ces voix, ces appels, ces accents!

Ecoutez... regardez: La nue
Se déchire! Levez les yeux
Vers la profondeur inconnue
Où s'ouvre un tableau merveilleux...

Les voici! les voici! Victoire!
Les voici les morts, par milliers!
Voici les géants de l'histoire!
Voici vos amis familiers!

La voici la forêt mouvante
Où brillent les fleurs de leurs yeux;
La voici, touffue et vivante,
La foule de nos morts joyeux!

Victoire! Il n'est plus d'épouvante,
Plus de nuit sans fond, plus d'adieux:
L'Humanité, toute *et* vivante,
Rejoint ses tronçons radieux!

Plus de désespoirs, plus d'alarmes,
Plus d'implacable effondrement;
Fleurs des yeux, il n'est plus de larmes
Que des larmes d'enivrement!

L'amour a vaincu les abîmes:
Renouez vos destins brisés!
Depuis les vallons jusqu'aux cimes
C'est une chaîne de baisers!

Victoire sur les deux rivages!
L'amour chante, — et l'amour répond.
Le gouffre hurlant des veuvages
N'est plus qu'un ruisseau — sous un pont.

Victoire! Victoire! Victoire!
Plus de mort! plus d'enfer béant,
Ni plus de geôle purgatoire!
Plus de ténèbres du néant!

Nous avons conquis nos domaines,
Nos deux champs d'immortalité;
Et toutes *les âmes humaines*
*Ne font plus qu'*une HUMANITÉ!

J.-CAMILLE CHAIGNEAU.

LA FEUILLE DE SYCOMORE

CROQUIS PARISIEN

Lorsqu'on s'enfonce dans la courte « Avenue du Cimetière du Nord », entre le haut terre-plein de droite, où se juche une contrevoie, et les boutiques de gauche, toutes débordantes de fleurs, on est vite arrivé à la porte du funèbre enclos, telle qu'elle a été récemment surbaissée, ainsi que l'avenue elle-même, pour l'établissement du Pont Caulaincourt.

Mais, si peu prolongé que soit ce faubourg de nécropole, il offre dans sa disposition étrange, résultat des transformations nécessitées, un avant-goût et comme un résumé symbole de la tombe parisienne, — cette tombe qui se diversifie à l'infini par l'immensité du champ de repos. Regardez à droite : c'est une tranchée, dont la muraille vous domine ; il vous semble entrer dans une fosse, et l'étreinte vous saisit. Regardez à l'opposé : un éblouissement de couleurs vives, aux devantures et sur le large trottoir vous transporte dans le jardin le plus frais ; les fleurs ininterrompues vous réjouissent de leur épanouissement.

Tout le cimetière parisien est dans cette opposition : la fleur victorieuse de la fosse. On y sent, en quelque sorte, une quintessence de ce génie gaulois, dont le philosophe Jean Reynaud a dit : « Comme la Judée à l'adoration de l'être absolu, comme la Grèce à la métaphysique, comme Rome à l'administration, la Gaule est instinctivement portée au goût de l'immortalité. »

Ce jour là, 2 Novembre, jour des Morts, malgré la pluie mêlée de rafales, Pierre Aven était sorti vers une heure de l'après-midi. Après avoir gravi la rue des Martyrs, il s'était engagé sur le boulevard de Clichy, dont une large plantation médiane sépare les deux chaussées carrossables. Peu nombreuses, des formes humaines circulaient, ramassées sous leurs parapluies, sans souci des autres passants. Les trottoirs des maisons, éventrés naguère par des travaux d'innervation électrique, attendaient encore la restitution de leur épiderme de bitume, et n'offraient, tout du long, qu'une molle cicatrice de terre, changée en boue épaisse par la pluie. Force était donc de marcher au milieu de la voie, sur la promenade brunie et tachetée de flaques, parmi les quatre rangées de jeunes platanes, qui s'en allaient à l'infini, dans les grises et diminuantes perspectives du boulevard.

Pauvres gringalets d'arbres aux maigres troncs pelés. emmaillotés de fascines de fer jusqu'à mi-corps, qu'ils semblaient malheureux dans cette atmosphère opaque et inclémente ! Les dernières feuilles, chlorotiques et rousses, claquetaient autour des branchettes noires, dans une palpitation d'agonie. Puis un vent s'élevait, enveloppait de spirales sans pitié ramillons et feuillée ; et

bientôt, sous les pas de Pierre Aven, et par toute la route mouillée où le précédait son regard, ce n'était plus qu'une jonchée jaune et luisante, où, dans les suprêmes battements de la chûte, se profilaient encore, comme des mains suppliantes, quelques-unes de ces feuilles vaincues, tristes palmes condamnées à pourrir...

C'est avec cette désolation dans les yeux que Pierre Aven déboucha dans l'Avenue du cimetière, ayant franchi machinalement la place Pigalle et la place Blanche. Au coin de l'Avenue, il acheta une grosse touffe de chrysanthèmes, et suivit le courant silencieux des visiteurs, rares encore à cause de l'ondée fouettante et de l'heure peu avancée. Pourtant une accalmie venait de se faire, et les parapluies ruisselants se balançaient moins fixes sur les épaules plus dégagées. Lorsqu'il approcha de l'entrée, il n'était plus harcelé par l'eau du ciel, et il put, sans contrainte, saisir l'impression du tableau qui s'offrait à lui, naturellement et pour ainsi dire tout encadré, dans une sorte de profondeur. Les deux piliers de la porte bordaient la vue, à droite et à gauche, de leurs masses verticales ; et l'énorme pont Caulaincourt, en écharpe, tranchait de sa masse sombre la partie supérieure du décor, où foisonnaient, dans le lointain, des échafaudages de verdures estompées et de marbres grisailleux. Le lourd et large tablier de fer, coupant la nue brusquement de son obliquité rectiligne, repoussait, en valeur plus intense, les plans extrêmes de la vision... Ce pont massif, d'une structure mathématique et moderne, œuvre d'ingénieur, déverse Montmartre sur le quartier de l'Europe, en plongeant dans la terre des morts sa puissante colonnade, du dorique le plus grave ; et, — parmi les fûts cannelés et sans base, que surmonte le chapiteau sobre, fait du tailloir carré et de l'échine en coupe, — les profondeurs de la nécropole, se détachant en lumière malgré le morne éclairage d'un ciel obstrué, apparaissaient au regard de Pierre Aven comme à travers le portique d'un vague Parthénon, affaissé et grossi.

Cette vision goûtée, Pierre Aven franchit la porte où veillent les gardiens en capote bleue ; et, sans s'abriter sous la masse sombre du viaduc qui charrie les vivants par dessus les défunts, il va devant lui.

Il s'arrête au rond-point des sans-tombeaux, idéale fosse commune, sans fosse ni ossements ; non un charnier, mais un symbole ; monument de tous les disparus dont la concession est périmée. Là des couronnes d'immortelles et de fleurs fraîches, des bouquets de chrysanthèmes de toutes nuances s'échafaudent en piédestal resplendissant au bas de la colonne polygonale, brune, que surmonte, plus claire, l'urne des souvenirs. Tout autour, bordée de gazon, une couronne de terre jardinière, avec ses cônes de buis, ses géraniums presque défloré, et ses maigres rosiers, aujourd'hui sans roses.

Non loin de là, sur son lit de granit, Godefroy Cavaignac, la face au ciel, les bras au corps, la plume et l'épée au côté, sommeille horizontal et droit dans son suaire de bronze, constellé de petits bouquets d'immortelles.

Laissant le rond-point, Pierre Aven gravit une vingtaine de marches, vers le Nord, où se dresse à pic une terrasse bardée de maçonnerie, cerclée à sa base de tombes et de chapelles aux toits moussus, qui l'enserrent comme des contre-forts. Il s'arrête près d'une pierre encadrée d'une grille, et la jonche des chrysanthèmes de son bouquet ; puis il passe. Il n'est point de ceux qui se croient plus près de l'âme des morts en approchant d'une fosse ; mais, admirateur du grand culte des Parisiens pour leurs défunts, il se joint à l'universelle pensée en participant à leur manifestation.

De tous côtés, un éblouissement d'offrandes, pour la plupart déposées la veille, le temps d'ailleurs ayant été plus favorable. De vastes nimbes d'immortelles, d'un jaune lumineux ; des couronnes de fleurs vives, quelques unes doublées de buis ou de lierre ; des bouquets sans nombre : violettes, giroflées, réséda, œillets, mimosa, pensées ; des pieds de bruyère, blanche ou rose ; puis des chrysanthèmes par avalanches, dans un écroulement de moissons entassées. Des chrysanthèmes partout. C'est que la chrysanthème est la « fleur d'or » de l'arrière-saison ; à flots elle resplendit par sa propre vitalité, pour ainsi dire sans le secours du soleil ; c'est la fleur qui le plus vaillamment brave l'hiver, image de la mort.— J'ai dit : « *la* chrysanthème » : que l'Académie me pardonne ; mais, peuple et fleuristes parlent ainsi (1).— Avec ses nuances infinies, de neige, de chair, d'or, de rose, de pourpre, de grenat, la chrysanthème résume tout le printemps et tout l'été dans un suprême épanouissement de l'année. Observez-la : Son cœur de ligules agminés est un globe, un foyer ; ses pétales libres sont des rayons ; elle est comme un astre : c'est bien la fleur d'or, la chrysanthème. Aussi, comme on l'aime, la consolatrice ! Comme elle répand son baume dans ce parc des souvenirs et des regrets ! Sur les marbres à peine penchés, dans les ajourements des grilles, sur le seuil et au fronton des sépultures fermées ; partout où s'offre un vide, un appui, une saillie, on voit s'étaler, plonger ses tiges, s'accrocher, la dernière fleur de l'année, comme un signe d'espérance en de nouveaux printemps.

A l'autre extrémité de la terrasse, ayant fait un coude vers le couchant, Pierre Aven descendit les marches et s'enfonça dans l'avenue Cordier, bordée de sépultures riches, pour la plupart en chapelles : miniatures de temples grecs, avec le nom de famille, en frise, sous le fronton triangulaire ; ou oratoires gothiques, dressant leurs pinacles au-dessus de la porte à vitraux que perce une lueur de cierge. De vieux et robustes sycomores, dont les feuilles aussi ressemblent à des mains comme les palmes des platanes s'élancent vers la nue,

(1) « Chrysanthème » c'est le mot grec *Chrusanthemon* (Fleur d'or), qui est du genre neutre. Il n'y a donc aucune raison étymologique pour en faire un masculin plutôt qu'un féminin. Pourquoi tout neutre grec deviendrait-il de droit un masculin français ! L'instinct populaire me semble pleinement autorisé à réclamer tout au moins l'*ad libitum*. C'est encore la question des droits du féminin qui se pose jusque dans la grammaire. La langue ne fait-elle pas corps avec les mœurs ! — J.-C. C.

tout habillés d'une claire mousse verte où l'égouttement des branches fait rouler des larmes discrètes. De ces antiques troncs verdis, comme des piliers d'une basilique humide, s'élèvent tout en haut les frondaisons hardies, ogivales, qui se rejoignent presque, arceaux aériens. Temple de la Nature, plus audacieux que tous les travaux des hommes, la grande nef d'arbres couvre de ses réseaux les fidèles conduits par le souvenir, embarrassés de couronnes et de bouquets, sur le gravier bruni, luisant et criant... Mais l'avenue séculaire, de même que le boulevard aux jeunes plantations, est toute jonchée de feuilles dentelées et palmées; et le même vent qui a dépouillé la frêle ramée a su arracher leur parure aux bras puissants tendus vers les cieux.

Songeant de la sorte, mais à chaque pas distrait de sa rêverie par la fanfare des fleurs, par l'appel des vivants décors épanouis sur quelque glorieux catafalque ou sur quelque tombe choyée, Pierre Aven touchait à l'extrémité de l'avenue, dont la perspective était fermée par un mausolée de large assise, marqué au front d'un triangle flamboyant et mitré d'une lanterne à verrières. Il allait tourner à gauche dans l'avenue des Anglais — ou peut-être revenir sur ses pas, — lorsqu'il fut instinctivement attiré par une impression sombre. Juste à l'angle des deux voies, un tombeau presque noir, de granit, contrastait de façon brusque avec les blancheurs de marbre et les couleurs radieuses d'alentour. Seule, la verdure des végétations, universellement répandue sur le cimetière, et qui unit toutes ces fosses, toutes ces cellules isolées, dans les communions de la nature, — seule, la verdure vivante semblait rattacher cette pierre ténébreuse, mais non pauvre, à l'harmonie de la cité mortuaire.

Au sol, une base plate de granit brun, ou plutôt bruni par l'humidité ; au-dessus, et en retrait, une masse rectangulaire, plus épaisse ; enfin, recouvrant le tout, et moins large encore, une dalle à double pente douce, en forme de toiture. Donc, une tombe horizontale, très simple, assez basse, sombre et presque d'un noir luisant sous le vernis de la pluie. Au chevet de cette sépulture, et dressée sur trois blocs superposés, montait, suivant le mode usuel, une pierre verticale arrondie au sommet ; celle-ci, d'un gris moins altéré, moins assombri, portait, encastré, un médaillon de bronze. C'était le profil du mort, fortement accusé en relief. Au-dessous, gravé avec la date et l'âge, Pierre Aven put lire le nom du défunt. C'était un artiste, un statuaire ; et le sévère aspect du monument semblait symboliser jusqu'à l'outrance le génie de cet art austère auquel le mort couché là avait voué jadis le meilleur de sa vie.

Au premier abord, cette tombe paraissait presque abandonnée. A peine un petit rond d'immortelles, rétréci en ovale par la perspective, y allumait une note claire. Mais, en l'examinant avec plus d'attention, Pierre Aven distingua sur le granit obscur quelque chose de noir et d'ajouré qui s'y confondait dans une tonalité de ténèbres. De plus près, il analysa la masse sombre et parvint à discerner quatre couronnes funèbres, dont les perles s'enrésillaient en lignes

octogonales, supp... par leur carcasse de fil de fer. Deux étaient accotées à la pierre d'inscri..., confondant presque et de grandeur inégale. Puis un peu en avant, à plat... la dalle tectiforme, les deux autres, superposées : la plus basse, large, touchant le granit ténébreux ; la supérieure, beaucoup plus petite, mais d'un diamètre suffisant pour s'appuyer sur le bord interne de sa compagne. Enfin, sur ce piédestal de deux couronnes noires, reposait, plus exiguë encore, la couronnette d'immortelles flaves, qui répandait la seule note claire du monument. — Ce sépulcre portait donc aussi son souvenir et sa manifestation, mais d'une simplicité pour ainsi dire huguenote.

Nulle fleur vivante, comme il en foisonnait à l'entour. Pour plus d'opposition, une tombe presque de même forme s'étendait tout à côté, submergée de superbes chrysanthèmes du ton doré le plus radieux. En face, une chapelle riche, aux ornements ioniens, éclatait, toute blanche sous les fleurs ; trois immenses couronnes, nouées de larges rubans de satin blanc, enlaçaient les angles du fronton ; la porte de fonte, ouvragée, s'apercevait à peine sous l'amoncellement des chrysanthèmes de neige et des roses claires, aux nuances de thé léger et de chair pâle ; la base de la sépulture disparaissait dans un éblouissement.

Malgré ces splendeurs du voisinage, peut-être même en raison du contraste, Pierre Aven s'attachait au tombeau sombre du statuaire et à ce tout petit bourrelet d'immortelles, de lueurs, qui semblait s'étager sur deux bourrelets de ténèbres, et presque en jaillir. Mais, ce qui frappa le plus ce passant, — avide de trouver une signification à tout ce qui l'attirait, et de voir une intelligence jusque dans les combinaisons du hasard, — ce qui frappa le plus Pierre Aven, ce fut une simple feuille de sycomore, déposée par le vent dans le creux de la couronne d'immortelles, la tige dans l'ombre s'appuyant sur quelque perle noire, la partie palmée s'étalant jusque par dessus le cercle lumineux et comme en sortant.

Avec l'état d'esprit où il était plongé, cette feuille, vaguement digitée, lui apparaissait comme une main tendue à travers un orifice de lumière, soudainement éclos au milieu des bords sombres de la mort que représentaient à ses yeux les deux couronnes ténébreuses. C'était le cercle d'immortalité qui surgissait enfin de tous les cercles de désespérance et à travers lequel passait cette main tendue, qui avait été jadis une main décolorée, une feuille morte.

Telle est l'impression sur laquelle insista Pierre Aven, en me racontant sa journée. Il la regardait comme la nue et rigide synthèse de toutes les autres, plus fleuries, mais non plus profondes, qu'il avait recueillies au cours de son attachante promenade, par ce jour de pluie et de grise atmosphère. Si les dernières dépouilles des sycomores n'ont pas été balayées déjà, peut-être, un jour prochain, irai-je vers la tombe signalée, et, ramassant une feuille à terre, je la poserai au milieu de la couronne d'immortelles, sa tige dans l'ombre, ses

doigts vers la clarté et vers la vie ; et peut être aussi découvrirai-je la même impression : ce témoignage d'immortalité qui se dégage enfin des cercles ténébreux de la mort, par un trou de lumière.

J.-CAMILLE CHAIGNEAU.

ECHOS DIVERS

LIVRES ET REVUES

Depuis notre dernier numéro (Août), nous avons reçu un très grand nombre de publications. Il nous sera donc difficile pour aujourd'hui de nous étendre à leur sujet autant que nous le voudrions.

Disons d'abord que quelques notes n'ont pu passer dans le n° 8, faute de place. C'est ainsi que nous annoncions un nouveau périodique : *L'Hyperchimie*, revue mensuelle d'alchimie et d'hermétisme, sous la direction de M. F. Jollivet Castelot (19, rue Saint-Jean, à Douai), et que nous adressions nos meilleurs vœux à notre très estimé confrère. — D'autre part, écrivions-nous, *Simple-Revue* soulève indirectement les questions immortalistes avec le roman de grande envergure « Chasteté douloureuse », de M. Fernand Hauser, dont nous nous sommes permis de citer un fragment dans ce même numéro 8 (Anastomoses). Nous signalions aussi « Lettre ouverte », par M. Fernand Clerget. — Dans *le Moniteur spirite et magnétique*, nous remarquions : Le Congrès des occultistes allemands, par J. F.; Télépathie, par Joseph de Kronhelm; Etat actuel du Spiritisme et du Magnétisme à La Martinique, par Sarmand, etc. — Enfin, nous mentionnions le numéro 7 du *Magazine International*, que nous venions de recevoir au dernier moment.

Avant de poursuivre l'examen des périodiques, passons d'abord en revue les autres publications qui nous ont été adressées.

Le Spiritisme et l'Anarchie devant la Science et la Philosophie, par J. Bouvéry (Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie). — Ouvrage très touffu, trop touffu même pour qu'il soit possible de le commenter à fond en quelques mots. Nous rappellerons d'abord, en cette brève note, les qualités de dévouement et de travail de l'auteur, qui fit tant, ainsi qu'on se le rappelle, pour la réussite du Congrès spirite et spiritualiste de 1889. Bouvéry est de ceux qui voient entre le problème de l'immortalité et la question sociale une connexité étroite, et sous ce rapport, d'une manière générale, nous pensons comme lui. Mais, s'il s'agit de préciser le point de vue et d'établir une argumentation, nous sommes bien obligés de nous apercevoir que nous nous trouvons en divergence. Malgré la quantité des matériaux amassés par lui, nous ne nous sentons pas conquis à son système. Au lieu de chercher à prendre en défaut la théorie de l'évolution, ne serait-il pas préférable de tendre à la perfectionner en la mettant d'accord avec l'ensemble des phénomènes qui prouvent la survivance? Là seulement nous semble être la voie féconde pour collaborer à l'affranchissement et au progrès. Quoi qu'il en soit, nous rendons hommage aux généreuses intentions de Bouvéry, à son labeur opiniâtre, et, — point n'est besoin de le dire, — nous sommes avec lui dans l'affirmation des faits. Et n'est-ce pas là une particularité qui devrait faire réfléchir les négateurs de parti pris, que de voir réunis pour une même affirmation nombre d'investigateurs sincères qui

sont loin de tenir le même langage quant à la philosophie générale embrassant les phénomènes? Toute doctrine qui systématiquement écartera ceux-ci risquera de se trouver en état d'infériorité le jour où les faits triompheront (et ils triompheront inéluctablement par cela seul qu'ils sont des faits).

La Femme nouvelle, par Mme O. de Bézobrazow, avec préface de Raoul de la Grasserie (Société nouvelle d'Editions, 41, rue Claude-Bernard). — Conception de la femme des temps nouveaux, présentée sous la forme d'un roman très simple, avec les nuances de l'âme slave. Nous citerons ce passage: « ... L'humanité évoluant vers un type plus élevé a besoin du déploiement « de toutes ses qualités, de la suppression de tous ses défauts, par une entente de tous ses mem- « bres. Le but de cette civilisation supérieure n'est-il pas dans la réalisation progressive de la « solidarité humaine, élevée jusqu'à la plénitude de la vie pour chacun et pour tous? Et l'obstacle « à l'accomplissement de la grande œuvre de civilisation, n'est-il pas en dernier lieu l'élimination « du concours intégral de la femme? »

La Confédération balkanique et la Macédoine, par P. Argyriadès et P. Lagarde (aux bureaux de *la Question sociale*, 5, boulevard Saint-Michel). — Compte-rendu d'une conférence tenue au Grand-Orient, sous la présidence de l'éminent publiciste portugais Magalhaës Lima, pour traiter de la solution de la question d'Orient par la mise en œuvre de l'idée fédérative. Lettres adressées à M. Argyriadès, président de la Ligue pour la Confédération balkanique, par MM. Pierre Lavroff, Minas Tchéraz, Vallès y Ribot, Fredrik Bajer, F. Mistral, E. Moneta, Georges Renard, etc.

Un Colloque de rois, par Edmond Thiaudière (Librairie A. Charles, 8, rue Monsieur-le-Prince).— Que pourraient bien dire les cinq principaux monarques de l'Europe s'ils étaient réunis dans la ferme et loyale intention de substituer au régime désastreux de la paix armée, celui d'une paix fédérative entre les nations européennes? Tel est le sujet fort curieux, mais fort invraisemblable, que M. Edmond Thiaudière a traité avec une grande élévation de pensée. — Paix fédérative entre monarques?... Est-ce bien ainsi que pourraient se réaliser les Etats-Unis d'Europe?

Doctrine de l'Humanité. — Brochure publiée par M. Louis Pierre-Leroux. Recueil des fascicules dont nous avons déjà parlé et qui mettent en lumière les titres du fondateur de la Doctrine de l'Humanité, de la Doctrine de la Solidarité humaine, de la Perfectibilité et du Progrès continu, etc , au souvenir et à la reconnaissance de tous.

La Morale d'après Charles Fourier, par P.-E. Laviron (Imprimerie Jean Allemane, 51, rue Saint-Sauveur). — Signalons cet opuscule parmi les publications et articles qui surgissent de divers côtés pour remettre en honneur la grande figure de Fourier, — qui a « défini la nature de l'homme par le système passionnel », formulé « la loi de l'attraction passionnelle et les lois des séries distribuant les harmonies », qui a toujours poursuivi la science du « bonheur et le moyen de l'avoir pour toute l'humanité ». Rappelons que Fourier était immortaliste et qu'il appelait *corps aromal* le corps de survivance (corps astral ou périsprit).

A chacun selon son travail, par Mme Emilie Jannin (Imprimerie J. Allemane). - Etude indépendante, où sont d'abord passés en revue les principes sociaux de Saint-Simon et de Fourier.

Opinions féministes, par Mme Clotilde Dissard (Giard et Brière, éditeurs, 16, rue Soufflot). — La directrice de *la Revue féministe* expose les idées intéressantes qui ont été émises au

Congrès féministe de Paris, et « de toutes les théories contradictoires que l'on a pu y entendre », s'efforce de « dégager ce qu'il y a de logique, de scientifique, de pratiquement réalisable dans les desiderata féminins ». Remarqué cette phrase: « La véritable unité sociale, c'est le couple humain. » Seulement, il faut que ce soit le *couple vrai*, le couple de *libre* affinité. La constitution harmonique d'un couple d'amour ne peut avoir sa garantie que dans la liberté de ses deux composantes.

Principes de Nihilisme humanitaire, par Kurning. — Cette brochure, encadrée de noir comme une lettre d'enterrement, nous convie en effet à l'enterrement de l'humanité. « Terminons « graduellement, prévenons notre race. Elle ne sert à rien et elle n'est causée que par ceux qui « n'examinent pas les choses à fond. Vivre est souffrir, — arrêter la procréation est acte de phi- « lanthropie et devoir. » — Nous ne pouvons discuter en deux mots; mais nous avons cité ce qui précède pour poser cette question: « Un tel pessimisme ne provient-il pas indirectement du bouddhisme? N'en représente-t-il pas, pour ainsi dire, la partie excrémentitielle? Qu'en pensent les bouddhistes? » Quant à nous, qui sentons la poussée des êtres vers le progrès, à travers les formes de la nature, nous dirons: Efforçons-nous tous à éliminer la douleur, travaillons à réaliser sur la terre (et dans l'Humanité intégrale) le bonheur par l'harmonie.

Les Libellules, poésies par Abel Letalle (Albert Savine, éditeur, 14, rue des Pyramides). — Reposons-nous sur ces pensées, aux ailes légères et gracieuses...

> *Parfums, sourires, cantilènes,*
> Volez vers tous les infinis;
> Soyez bénis par tous les nids,
> Dans les forêts et dans les plaines!

Telles de ces libellules présagent une métamorphose pour de plus grands essors.

Le Magazine International.— La petite goujate, Georges Eekhoud; Chants de vagabondage, Bliss Carman et Richard Hovey (L. Jerrold, trad.); Epipsychidion, P.-B. Shelley (Tola Dorian, trad.); les Feuilles d'herbe, Walt Whitman (L. Bazalgette, trad.); la Vie, Joao de Deus (L.-B. de Brinn'Gaubast, trad.), etc. Article très vibrant de Léon Bazalgette sur Georges Eekhoud. Etudes critiques de Chahen Garo, Bernard Lazare, J.-G. Prodhomme, etc. — Toujours riche de substance et foisonnante de vie, cette magnifique revue. Nous recevons à l'instant le numéro 8, dont nous parlerons la prochaine fois. — Nous ne quitterons pas M. Léon Bazalgette sans mentionner son remarquable article « l'Internationale des Poètes », dans *la Société nouvelle*. Nous en parlerions plus à notre aise s'il n'avait fait à l'un de nous l'honneur de le citer en si belle compagnie. D'ailleurs, quelques phrases de cette étude ardente vaudront mieux qu'une analyse: « Retrouver le « divin » en nous comme dans les choses, le sentir au fond de nous-mêmes comme au fond de « chaque vie terrestre, voilà bien la nouvelle conception religieuse. Il n'y a aucun orgueil pour « nous dans ce sentiment; il y a la joie profondément vitale de se sentir infiniment lié à l'universel « courant, de sentir vivre en soi un million de vies, de rayonner dans la lumière de tous. Il n'y a « rien au fond de plus « humain » que ce sentiment « divin », puisqu'il s'épanouit en nous dans « les moments de plénitude et d'expansion... Et cette conception nouvelle du « divin » n'est-elle « pas une part de cette conception générale dont je vous ai entretenus? Le « divin » pris dans « ce sens, seul réel et véridique, n'est-il pas l'ensemble de toutes les solidarités, le faisceau de « tous les biens, la synthèse de tous les accords?... » Et cette conception, ajouterons-nous, ne peut être que puissantialisée par la survivance. Voyez plutôt ce que dit Michelet: « ... Pour moi « qui ai déjà fait tant de pertes: ma mère, mon père, Poinsot, cet ami si cher! ma marraine qui

« me fut si utile! ma femme, et bientôt peut-être, cette chose cruelle de voir passer avant moi « mon enfant! j'aspire à ma durée par le besoin que j'ai de les revoir. Qu'importe que j'en souffre? « Ils ont tous une part essentielle de moi-même; il faut donc que je la retrouve et me complète « pour la suite de mes existences futures. » (*Au cours de la Vie*, pensées inédites de Jules Michelet. — Voir *le Journal* du 25 Juillet 1896).

L'Hyperchimie, mentionnée plus haut, est une nouvelle revue mensuelle qui s'annonce par un programme et des articles du plus haut intérêt. Son principe fondamental est dans cette épigraphe: « La matière est une; elle vit, elle évolue. Il n'y a pas de corps simples. » Dans un article du directeur, M. Jollivet Castelot, nous lisons: « Des degrés dans l'Evolutionnisme de l'Univers, mais « non des ennemis, non des invincibles oppositions! Des degrés de compaction volitive, polarisés « sans aucun doute! Telle est l'Hypothèse qui nous séduit parce que basée sur l'Unité, rien que « sur l'Unité de la Substance. »

Le Lotus Bleu. — Suite de « Karma », par Annie Besant, et de « Plan astral », par Leadbeater; Matérialiste et Théosophe; Lucifériauisme, Dr Pascal; Revue des revues, toujours très bien faite par M. Dac; l'article de M. Guymiot « A propos du socialisme » appellerait la discussion, car il soulève une question très importante. — Numéro du 27 Septembre: L'Aura humain, C. Leadbeater; l'Intelligence, Guymiot; suite de « Plan astral » et de « Lucifériauisme »; Glossaire théosophique, etc.

La Revue spirite. — Dans les temples de l'Himalaya, Dr Max; les Bienfaits de la nouvelle psychologie, Jules Bois; Faits d'identité obtenus par Segundo Oliver; Y a-t-il des esprits frappeurs? Ismaïa; Maisons hantées, C. Sauvaire; Souvenirs et impressions d'un spiritualiste, Alban Dubet; article documenté et très intéressant de M. P.-G. Leymarie sur l'Intelligence des animaux, leur manifestation posthume; Hartmann et les lois immuables, Joseph de Kronhelm, etc.;

Revue scientifique et morale du spiritisme. — L'Esprit frappeur d'Agen, la Rédaction; la Grande nouvelle du jour (réplique au *Petit Journal*), Sylvestre; les Rayons X et la double vue des somnambules et des médiums: les Destinées de l'âme humaine, Firmin Nègre; le Triomphe du spiritisme, Amo; le Témoignage des faits, preuves d'identité, particulièrement relations de M. Alexandre Delanne et de M. Trebla; etc.

Le Progrès spirite. — Chimères et réalités, A. Laurent de Faget; les Principes du spiritisme, Amo; Revue des journaux; une Attestation officielle pour le spiritisme, J. F.; Causerie, B. Lecomte.

L'Initiation. — Méthode de l'occultiste, Papus; un Traité de Magie pratique, Prentice Mulford; Cogitations, Guymiot; le Secret de l'univers, Amaravella; Questions de psychologie occulte, Raym. Duplantier; la Terre, sa forme, ses mouvements, Aug. Strindberg; le Catéchisme de la paix d'Eliphas Levi, Sédir; etc.

Le Journal du Magnétisme nous apprend que « l'Ecole pratique de massage magnétique » (23, rue Saint-Merri), classée parmi les grands établissements de l'enseignement supérieur libre, vient d'ouvrir ses cours théoriques et pratiques pour la quatrième fois. (En raison du contrôle de l'Etat sur l'enseignement de l'Ecole, ses diplômes donnent le droit d'exercer librement le massage et le magétisme).

Dans *la Religion universelle* (3, rue Mercœur, Nantes), à côté de nombreux articles pleins de conviction et de pensées de solidarité, nous remarquons l'appel d'un groupe d'amis en faveur

de notre courageux confrère P. Verdad-Lessard, à qui les charges sont devenues lourdes, et qui « pourtant est capable et pourrait remplir bien des postes de confiance ». Regrettant de ne pouvoir reproduire ce texte en entier, nous avons voulu du moins en donner un écho que nous accompagnons de tous nos vœux.

Le Moniteur spirite et magnétique, de Bruxelles, commence la publication, en français, d'une étude remarquable, très substantielle, de M. Ernesto Volpi, directeur du *Vessillo spiritista* (de Vercelli), sur le Périsprit. Ayant eu occasion de prendre connaissance de ce travail dans le texte italien, nous nous félicitons de le voir offert aux lecteurs de langue française. — Articles de M. B. Martin : le Merveilleux ; Encore une maison hantée ; etc.

Dans *la Curiosité* : Un article ému et éloquent de Jules Bois sur René Caillié ; Suite et fin de la vigoureuse étude de M. Ernest Bosc : Diabolisme et Occultisme ; etc.

Nous ne disposons plus que de quelques lignes. Nous ne ferons donc que mentionner pour aujourd'hui *la Paix universelle*, dans laquelle l'article très fraternel d'Amo « l'Etre et la Vie » nous a profondément touchés.

De même, nous ne pourrons que citer trop rapidement : *Biographie d'Allan Kardec*, de M. H. Sausse, avec préface de M. Gabriel Delanne ; — *Introduzione allo spiritualismo sperimentale moderno*, par M. T. Falcomer, travail plein de substance, condensé en moins de cent pages par un esprit très synthétique et très consciencieux ; — *Septième Congrès international de la paix, Urgence d'une Langue internationale, Adoption de la Langue latine* (mémoire présenté au dit Congrès par la vaillante phalanstérienne Mme Griess-Traut).

L'Idée et le Fait en biologie, de l'éminent homme de science et philosophe le Dr J.-P. Durand (de Gros), soulève des questions qui ne sauraient être abordées en quelques mots. Nous espérons pouvoir y revenir sans être trop limités.

Dans *la Revue Blanche*, nous voudrions signaler plus longuement les « Chroniques de l'Occultisme » de M. Sédir (Maisons hantées, la danse des tables, etc.) ; dans *le Mercure de France*, les articles « Esotérisme et Spiritisme », d'un esprit très attentif, par M. Jacques Brieu ; dans *l'Aube*, les « Tablettes isiaques » de M. Jollivet Castelot. Nous aurons occasion d'en reparler moins brièvement.

Que les autres périodiques veuillent bien nous excuser de ne pouvoir que les nommer pour aujourd'hui : *le Messager, Il Vessillo spriritista, le Phare de Normandie, Banner of Light, The Harbinger of Ligth* (très informé et très documenté), *A Luz, Constancia, Lux, la Rivista di studi psichichi, Verdade e Luz, Revista spirita, Reformador, Voz da verdade* (Paranagua), *la Lumière* (avec une très abondante revue des phénomènes), *A Fé Spirita, Bulletin de la Fédération spirite universelle, la Estrella polar, Ateneo Italiano, la Chaîne magnétique, le Voile d'Isis, Luz astral, Sophia, la Résurrection, l'Eglise de l'Avenir, le Sauveur des malades* (publication nouvelle de Mme de Saint-Remy), *la Renovation, l'Avenir social, Revista del Progresso* (San Salvador), *le Devoir, la Revue féministe, la Coopération des Idées, le Journal des Femmes, Petits plaidoyers contre la guerre, la Question sociale, le Drapeau rouge* (de Seraing), *le Bulletin des Sommaires, les Temps nouveaux, le Libertaire, l'Athénée, Batignolles-Journal, la Gazette de Royan, la Gazette critique, le Journal d'Abou Naddara, Simple Revue, la Critique, Tout-Paris.*

(A suivre).

Le Gérant, J.-Camille CHAIGNEAU, 20, av. Trudaine.

Troyes. — Imp. E. CAFFÉ